



Saint Exupéry,
les amours de sa vie

Alain Vircondelet

ALAIN VIRCONDELET
RACONTE
ANTOINE DE SAINT EXUPÉRY

ALISIO

« Les Amours de sa vie » est une collection qui lie une personnalité du monde des arts, du sport, de l'histoire à une grande plume, à un écrivain fasciné par la légende de cette icône jusqu'à s'y confondre. Les mots de l'intime, mêlés à des lettres, des écrits, des photos, pour éclairer les passions d'une existence hors du commun.

« Il était, disait-il, de son enfance comme de la France. J'étais de Saint Exupéry, de son monde, de sa langue. Je n'ignore rien de ses défauts, de ses erreurs, de son égocentrisme. J'aime surtout sa force, son courage, sa lucidité et sa tendresse. »

Ces mots d'Alain Vircondelet expriment son lien particulier avec l'auteur du *Petit Prince*, un lien qui s'est tissé au cours de ses nombreux travaux sur Saint Exupéry, après la redécouverte de Consuelo, l'amour de sa vie, la révélation de ses échecs et de ses dépressions. Au terme de trente ans d'intimité, l'écrivain est ainsi devenu pour lui un ami, un frère d'écriture et d'existence.

Plus qu'une nouvelle biographie, cet abécédaire puise au plus près des zones d'ombre et de lumière d'un écrivain adulé et méconnu, et dont la fréquentation peut être le recours d'une vie et le moyen d'échapper au malheur du monde.

ISBN : 978-2-37935-417-5

Prix : 22,90 €



Photo de couverture
John Phillips ©John and Annamaria
Phillips Foundation

Conception graphique : Primo&Primo



A L I S I O

**Saint Exupéry,
les amours de sa vie**
Alain Vircondelet

A L I S I O

« Les amours de sa vie »
une collection dirigée par Alain Ammar

J'aime Saint Exupéry, cette tête en plein vent, ces yeux insatiables, sa pétulance, ses gaucheries, ses mains rudes et rudoyées, son rire émerveillé.

Jean Prévost, *Les Caractères*

HISTOIRE D'UNE RENCONTRE

Il est des écrivains dont on sait très vite qu'ils deviendront des amis, mieux encore des frères et que nulle circonstance ne pourrait éloigner. Des amis, des frères qui, dans l'invisible, vous accompagnent, et dont on sait que malgré le propre chaos de nos vies, dans nos désordres et nos angoisses, ils seront toujours là pour nous consoler. Parce que la lecture est de toute façon associée à la solitude et au manque, ces écrivains-là viennent dans une forme de salut spirituel panser nos meurtrissures, soulager nos plaies secrètes, nous ouvrir au champ glorieux de l'émerveillement et des reliements.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit : se relier et rejoindre tous les possibles : l'autre, le monde, l'amour, la beauté, le paysage, Dieu...

Il y a des écrivains qui ont laissé une trace si indélébile sur leurs lecteurs, projeté une telle énergie, suscité un tel enthousiasme, et pour tout dire, révélé à l'autre une telle reconnaissance, que l'on peut enfin croire qu'il y a là, dans ce processus alchimique et mystérieux de la lecture, quelque chose qui fait se rejoindre des mondes, tant visibles qu'invisibles.

Ces écrivains, par l'extension même de leurs propres pensées, par l'écho qu'ils réveillent en nous, par l'élan intérieur qu'ils procurent, par la beauté de leur langue, par la complicité qu'ils provoquent, rendent leurs lecteurs à jamais fidèles et définitivement reliés à eux. Ce ne sont pas n'importe quels écrivains. Ceux qui ont scandé ma propre vie sont Marguerite Duras,

Albert Camus et Antoine de Saint Exupéry¹. Trois écrivains majeurs, trois maîtres sans lesquels j'aurais pu sombrer.

On peut ne pas croire au hasard, mais je suis convaincu que les hasards sont organisés, que nos vies sont gravées de toute éternité dans nos destinées et qu'il est très compliqué de s'en dessaisir ou de tenter d'en dévier le cours.

J'aime donc à penser que cela était écrit : ma rencontre tout jeune homme avec Duras, ma fraternité dès l'enfance avec la pensée de Camus, dans la même ville et dans le même lycée que lui, à Alger, et enfin ma relation singulière avec Saint Exupéry qu'il m'a été donné d'étudier et d'enseigner à l'université dans un premier temps, puis d'approcher quasi mystiquement grâce à l'exploration de ses archives et aux héritiers de Consuelo de Saint Exupéry qui m'ont permis de les consulter de 1999 à ce jour.

Vingt-cinq années de familiarité avec ses documents, ses dessins, ses photographies. Vingt-cinq années de découvertes, qui m'ont permis de m'approcher au plus près de lui et de sa femme, de les connaître intimement. J'appelle cela « la chance du biographe ».

Des circonstances exceptionnelles, qui sont plus importantes qu'une commande d'éditeur, doivent ainsi présider au choix d'une biographie. En premier lieu, l'intérêt quasi charnel pour la figure choisie ; de cette empathie naturelle, secrète, naît alors une forme de fraternité, d'amour même qui brise les cadenas du temps, descelle les chaînes, ouvre des voies. Alors le personnage étudié, fouillé, dépecé se donne soudain au biographe et laisse entendre sa voix profonde.

L'intuition donc à part égale avec la connaissance historique : telle devrait être la formule magique pour atteindre et – comme disait Balthus à qui je demandais un jour dans son chalet de Rossinière, en Suisse, quel était pour lui le but absolu de la peinture – « rejoindre ».

1. On orthographiera le nom de Saint Exupéry sans utiliser de trait d'union entre les deux mots. Il signait et écrivait son nom ainsi.



Saint Exupéry vers 1917-1918, à son retour de Fribourg.

Ce processus quasi magique fit de moi non pas seulement le biographe de Saint Exupéry mais son frère. Le temps avait comme perdu de son intensité et de sa fougue implacable. J'entrai dans sa vie de manière avide, presque vampirique, comme le personnage du peintre dans la nouvelle fantastique d'Edgar Allan Poe intitulée *Le Portrait ovale*.

Les coïncidences, les alignements de faits jamais appelés à se rencontrer, des rencontres, des dons reçus de lecteurs passionnés de l'écrivain me permirent ainsi d'approcher toujours plus près de celui qui, désormais, occupait une place privilégiée dans mon existence et en l'absence duquel je me serais senti mal à l'aise dans le monde. Antoine m'accompagnait, Antoine me guidait, Antoine m'enseignait. Et lui-même se donnait à moi spontanément.

Consuelo, son épouse, si mal aimée de sa belle-famille, était elle aussi entrée dans le cercle enchanté ; j'apprenais tout d'elle au travers de ses propres archives. Jamais rencontrée, décédée bien avant que je ne fasse la connaissance de son héritier, elle était pourtant infiniment présente, familière, joyeuse et facétieuse, comme elle le fut sûrement auprès de son mari, malgré ses exigences et ses caprices avérés.

Une fois ses Mémoires publiés par mes soins en l'an 2000², elle devint célèbre, malgré les mauvais coups de ses ennemis de toujours. Mais j'étais fier de l'avoir portée au grand jour. Je prenais ma part de coups bas et d'agressions de toutes sortes car l'enjeu était alors de taille. Saint Exupéry était enfin rendu à sa vérité première, il n'était plus recouvert d'un film de cire. Voilà qu'il apparaissait, démythifié et même démystifié, dans sa nudité d'homme, dans sa faiblesse et sa fragilité et non plus drapé dans sa vertu héroïque, assommant ses lecteurs d'injonctions et de préceptes moraux, mais au contraire, les invitant à partager ses angoisses, ses peurs, ses douleurs secrètes, ses amours déçues, ses blessures d'enfant !

Tout en s'élargissant, il s'épaississait, comme dans toute analyse profonde : plus on découvrait d'éléments nouveaux et plus le

2. Consuelo de Saint Exupéry, *Mémoires de la rose*, préface d'Alain Vircondelet, Paris, Plon, 2000.

personnage reculait dans sa nuit d'homme. Il y avait quelque chose de cosmique à l'étudier, comme si l'on n'en avait jamais fini avec lui, secret d'âme indéchiffrable à l'instar de Pascal, de Rimbaud ou de Proust.

En approchant aussi intimement de lui, j'ai peut-être compris ce qu'il voulait dire par là. L'immortalité de l'œuvre et de l'homme réside dans sa profonde incarnation, dans ce tissu inextricable d'impressions contradictoires qui le constitue, dans ses paradoxes constants, dans cette innocence, pourrais-je dire, cette naïveté même qui le rend aux sources du monde, aux premiers jours.

Dès lors, je devais cheminer avec lui, comme je l'ai fait et le fais en même temps, avec toute cette famille d'artistes que j'ai constituée autour de moi, au cours des décennies, et qui permet ainsi de mieux supporter la vie. « Tenter de vivre », disait Paul Valéry à la fin de son *Cimetière marin* : avec Antoine, la route est moins rude, même s'il l'occupe parfois un peu trop, même si sa voix est souvent tonitruante, même s'il se soustrait à nos propres angoisses, même s'il prend trop de place bien souvent, et qu'il se conduit comme un enfant.

Il suffit alors d'emprunter un de ses livres et de l'ouvrir à n'importe quelle page, il redonne du sens à ce qui paraissait soudain pour nous si mêlé, si embrouillé : la vie quotidienne, les dilemmes moraux, la recherche de Dieu, la force spirituelle, le courage d'être homme, la peur de mourir, etc.

On entre dans cette voie-là, spirituelle et libre, le voisinage d'Antoine la féconde et l'on s'y nourrit.

Lire Saint Exupéry, c'est le saisir dans son intimité puisque de toute façon, tout ce qu'il a écrit est de la pure autofiction. À juste titre, il prétendait n'être pas un romancier au sens où celui-ci raconte des histoires qu'il a inventées, fruits de son imagination. Rien de tel en effet dans les livres d'Antoine. À Consuelo, il affirme avec force cette conviction : « Je ne suis pas un écrivain », va-t-il jusqu'à lui dire. « Toi seule l'es, rajoute-t-il, car tu sais imaginer des mondes et faire rêver. »

De fait, de *Courrier Sud*³ à l'ouvrage inachevé *Citadelle*, il n'a fait que rapporter ses propres aventures d'écrivain-pilote et les méditations qu'il en a tirées. Le lecteur entre alors dans son récit et son art consiste à le retenir, à lui donner à lire suffisamment d'épisodes et de séquences qui le tiendront en haleine, pour lesquelles il frémira, s'inquiétera de ce que son narrateur dut subir et éprouver. La parole de Saint Exupéry a la faculté de s'accorder précisément à ce qu'il rapporte, elle est d'une justesse infinie quand il parle de ses impressions en vol, des longues heures passées au-dessus de « la terre des hommes », de son enfance au souvenir immaculé, de ce qu'il découvre avec effroi pendant la guerre d'Espagne : on connaît le fameux titre de son reportage paru dans *France-Soir* : « Ici on fusille comme on déboise. » La métaphore est puissante et d'une efficacité redoutable. Le lecteur a soudainement besoin de cette image qui s'impose à lui et résume à elle seule toute la cruauté de la guerre. C'est à des détails semblables que Saint Exupéry est fraternel et si proche de nous.

En ce sens, il a vraiment quelque chose de Montaigne : beaucoup se sont attachés à lui parce que sa parole et ses mots sont en pur accord. Et quand, si rare, celui-ci s'opère, alors il peut à son tour se donner à l'autre dans sa vérité et sa justesse. En fait, tout est question de croisement et de rencontre : Camus, un autre aimé des lecteurs, dit la même chose. C'est quand tout s'aligne sur la même clé, l'émotion, la sincérité, l'émerveillement, la justesse, que l'écrivain parvient à la vérité du monde.

Il ne faut pas chercher ailleurs les raisons de l'amour que les lecteurs de Saint Exupéry lui portent et sa constance dans l'imaginaire collectif. Ceux qui le connaissent savent qu'ils peuvent marcher avec lui ; je dirais mieux, « pèleriner ». Car c'est d'abord un voyage spirituel auquel il nous convie. Tout devient avec lui transformé par le regard qu'il jette sur les choses, les plus banales, les plus modestes, les plus domestiques...

3. Antoine de Saint Exupéry, *Courrier Sud*, préface d'André Beucler, Paris, Gallimard, 1929.

Un jour juste avant la guerre, à Pâques 1939, Antoine rend visite à Léon Werth à Saint-Amour, où son ami juif possède une maison. Ils vont faire tous deux une promenade, tels Rieux et son ami Tarrou partant se baigner hors des murs de la ville infestée dans *La Peste*. Ils déjeunent à Fleurville au bord de la Saône, moment de vérité absolue et de communion avec la nature. Ils longent les rives du fleuve et s'arrêtent pour prendre un verre et déjeuner dans une auberge près d'une écluse qui, généralement, accueille des marinières de passage. Ils parlent et comprennent vite qu'il s'agit d'un moment exceptionnel : la guerre est à leur porte, peut-être ne se reverront-ils jamais ? Mais l'instant est suspendu, d'une parfaite unité. Plus aucun problème extérieur ne vient l'altérer. Ils goûtent tous deux ce moment miraculeux qui tient d'une grâce et renvoie bien sûr aussitôt Saint Exupéry à cette notion du sacré qui l'obsède et à l'idéal tant recherché, mais jamais atteint.

Des marinières accostent, Antoine les invite à partager le moment. Et sans le conceptualiser ou l'analyser, il révèle en rapportant cette scène, la capacité d'accueil et d'offrande qu'un tel moment peut offrir. Le lecteur communique alors littéralement avec lui et rejoint ce vaste fonds d'humanité que l'écrivain possède en lui et que l'écriture ravive en permanence. « Heure pleine, heure unique »...

J'ai toujours pensé que le vrai Antoine n'était pas seulement dans ses actions donquichottesques ou dans ses prouesses de pilote ; je ne le vois pas seulement drapé dans son uniforme de pilote mais dans sa petitesse paradoxale, dans sa pauvreté insigne.

Quelle émotion au contraire, quand on le sait courant dans tous les sens, à Manhattan, en mars 1943, lorsqu'il apprend qu'il a enfin obtenu de rentrer en France et de rejoindre le groupe de reconnaissance 2/33 et qu'il lui faut à tout prix un uniforme qu'il n'a plus ! Il visite des magasins de tailleur mais n'y trouve aucun uniforme à sa taille. On lui conseille en désespoir de cause... un costumier. Il s'y rend aussitôt, dégotte enfin un uniforme de théâtre qui a le bonheur de lui plaire et surtout de lui aller, l'achète sans hésiter, l'endosse et

entreprend, ainsi costumé, de faire ses adieux à ses proches. Il a fière allure dans son habit de théâtre ou d'opéra, et son ami photographe, John Phillips, n'hésite pas à le faire poser ainsi vêtu.

C'est dans ces instants fragiles, toujours sur la crête des émotions, que Saint Exupéry apparaît le plus émouvant, quand l'héroïsme va se loger dans sa solitude intérieure, quand il va desceller des histoires secrètes, profondes. J'aime Antoine parce qu'il provoque en moi comme en tant d'autres des émotions sans pareilles.

L'aimer, c'est aimer sa liberté spirituelle, sa liberté d'être, son goût pour l'inaugural, son désir de découverte, sa force et sa faiblesse à la fois, son impuissance à réaliser ses rêves les plus fous, tant l'idéal est trop élevé, cette manière d'être par-delà les siècles et les morales, par-delà les usages et les dogmes. Pour rendre compte de cette attitude, il trouve toujours le mot juste, sûr, l'image qui convient et qui arrive, comme dirait Valéry, sur ses ailes, sans frémir, sans bruit et qui s'impose.

Il peut remettre en cause toute son éducation et en même temps la bénir, renouveler les idées reçues mais aussi être attentif à toutes celles déjà émises, célébrer la vie conjugale, respecter le sacrement du mariage et être le plus infidèle des maris : il connaît la nature des hommes comme personne, leurs lâchetés et leurs grandeurs ; il sait voir dans le regard du petit exilé polonais qui l'a surpris et bouleversé durant un voyage en train, « Mozart qu'on assassine », un enfant livré au malheur d'un exode sans pitié. Il aime toutes les femmes et voudrait trouver en elles, quelles qu'elles soient, grandes héritières comme humbles domestiques, infirmière de la Croix-Rouge ou entraîneuse dans un cabaret, l'idéal qu'il recherche : une femme qui lui apporte la paix biblique dont il a l'intuition, et qu'il appelle « la paix de Bethléem ».

Faire de ce passage sur terre un pèlerinage de paix, être en accord avec les étoiles et les bêtes. Je vois Saint Exupéry dans cette marche-là, dans le monde, par orgueil aristocratique et par humilité quasi franciscaine, infiniment double, mais non par ruse ou par stratégie ; du

simple fait de sa nature d'homme. Et le combat est vaste, qu'il veut conduire comme un croisé, réminiscence de ses origines.

Je le vois ainsi jusqu'à son dernier jour, son dernier soir, quand il rejoint une bande d'amis de la fille d'une de ses connaissances et que toute la petite société, échappant un temps aux angoisses de la guerre, en plein mois de juillet, danse sous les canisses. Je le vois, conversant avec la jeune fille, qui trouve soudain sa compagnie plus joyeuse et plus inédite que celle de ses amis de vacances, parlant sans cesse, faisant son numéro habituel de séduction et si peu habile à ce jeu, laissant entrevoir sa douleur profonde, son mal-être inexplicable pour certains et même pour sa famille. Petit Prince, il l'est plus que jamais à ce moment-là.

Il avait fait de son personnage son avatar, et aussi le fils qu'il n'avait pas eu. Il ne sait pas pourquoi d'ailleurs, car il en rêva toujours, l'annonçant fièrement à sa mère, dans sa jeunesse : « Je veux plein de petits Antoine », réclamait-il. Mais rien de tout cela ne s'est passé. La vie de bohème a fait son œuvre : « Être au service de » aurait pu être le second adage de son existence après le fameux « Je suis de... ».

Ce qui le retenait surtout dans le monde et dans ce grand mouvement où cette vie l'entraînait, quelquefois à son insu, c'était le fait « d'appartenir », de ne pas être seul, porteur de ce fléau originel, ontologique qui fait qu'on ne peut vivre qu'en sachant qu'on va mourir, toujours blessé en plein cœur. « Il n'est point de protection pour les hommes, écrivait-il, amer et infiniment triste, dans *Pilote de guerre*⁴. Une fois homme on vous laisse aller... »

Le constat de cette absurdité l'avait d'une certaine manière détruit et affligé de cette insondable nostalgie qu'il cultivait outrageusement, au point que tous ceux qui le rencontraient disaient de lui qu'il était un enfant. C'était à cela qu'il était mesurable, reconnaissable et défini aux yeux de tous. C'est pourquoi il n'était pas toujours pris au sérieux ou qu'il agaçait les pouvoirs politiques : pas fiable, en quelque sorte.

4. Antoine de Saint Exupéry, *Pilote de guerre*, New York, Éditions de la Maison française, 1942 ; Paris, Gallimard, 1942.

Ses camarades de garnison, une fois leurs doutes levés (car ils l'avaient suspecté un temps de profiter de son succès d'écrivain pour obtenir des avantages dans l'armée), peut-être parce qu'ils avaient décelé en lui cette part de mélancolie qui lui était propre, le respectaient cependant et le considéraient comme un frère d'armes. Mais tous savaient son besoin de solitude et de retrait.

C'était ainsi que tout dut se passer la veille de sa disparition. Une soirée avec la jeune fille en Corse, dans une guinguette ensoleillée, et puis, se sentant finalement trop âgé pour y participer, il quitta les lieux et partit on ne sait où. Aucun biographe n'a pu le dire. Des supputations certes, des hypothèses, mais rien de sûr, aucun témoin ne s'étant signalé pour rapporter la fin de sa soirée.

C'est là, me semble-t-il, que s'impose la dernière cartouche du biographe. Là où le scientifique bute, l'écrivain-biographe refuse l'échec. L'intuition et la proximité d'avec son sujet viennent à son secours. Car retracer une vie, c'est reprendre le fil interrompu par la mort et le silence. Il y a toujours des moments dans le cours du travail de résurrection où, dans le mur scellé et muet d'une existence, des failles se créent et font apparaître des rais de lumière. Alors commence le travail de l'apparition. N'était-ce pas Duras qui disait qu'il fallait être toujours « dans l'état de l'apparition » ? Ce travail, lourd de tous les autres jours, de recherche, de connaissances engrangées, de lectures, comme s'il avait soudain de l'indulgence pour le biographe, s'éclaire de lueurs inconnues. C'est une expérience médiumnique, quelque chose qui ressemble à une épreuve magique⁵. On se soustrait alors à la tyrannie des dates, des lieux, formellement avérés, etc., on s'éloigne du rapport de police et l'on plonge dans l'inconnu. Où est passé Saint Exupéry après son passage à la guinguette ?

Qu'a-t-il fait, rencontré, vécu ? A-t-il tenté de séduire une nouvelle femme, l'a-t-il attirée dans ses bras ? A-t-il pensé à Consuelo, son « pain de vie », comme il le prétend ardemment ? A-t-il eu alors conscience de

5. « C'est cela écrire, disait Duras. Sinon, c'est quoi, écrire ? De la gymnastique ? » (propos recueillis par l'auteur).

son infidélité ? A-t-il eu honte de son attitude, de son énième incartade ? Se souvient-il alors du voyage heureux après son mariage en Espagne et des orangeraias de Valence au milieu desquelles ils s'étaient embrassés comme une promesse éternelle ? Et de l'enchantement de leurs parfums tandis qu'il enlaçait celle qu'il appelait déjà sa rose ?

Je vois ces heures défilier entre minuit et l'aube où on le vit très tôt, juste après avoir fait son lit au carré. Il écrit deux lettres soigneusement posées sur sa table de nuit, puis rejoint le mess des officiers pour prendre son petit déjeuner, l'air reposé et pourtant si humainement fatigué, si las de tout ; il a encore le courage de répondre aux questions d'un jeune lieutenant⁶, et puis après avoir plié sa serviette comme s'il devait revenir, il rejoint le tarmac où l'attendent les techniciens qui vont l'aider à s'incruster dans le cockpit, incapable qu'il est désormais de s'y caler tout seul tant « les démolitions de son corps » l'ont détruit.

Retracer ses dernières heures. Avoir ce courage-là, puisqu'on l'aime vraiment, le grand bougre brun, le colosse fragile, le héros capable de franchir les montagnes et de pleurer en invoquant sa mère, en suppliant sa femme, en implorant Dieu.

Le « fou volant » sait-il lui-même que cette mission photographique qu'on lui a assignée sera aussi pour lui le dernier de ses vols, ou du moins en a-t-il l'intuition ? Quelque chose en lui d'indéfinissable lui fait sentir le pire. Car c'est un casse-cou foutraque qui va au feu et au front sans réfléchir vraiment, avec cette certitude logée en lui non pas qu'il est invincible, mais qu'il a la baraka, comme cela se dit d'ailleurs à son sujet depuis des décennies. Mieux encore, qu'il est protégé de forces et d'énergies invisibles qui suivent son existence chaotique.

À aimer Antoine, sa vie, son œuvre, on se prend soi-même à croire dans l'invisible des choses et du monde. À des routes incertaines, pourtant empruntées et qui ne sont pas balisées, sur lesquelles pourtant l'on s'aventure sans vivres, sans eau, poitrine nue, sûr seulement de ce

6. Cet instant est authentifié.

que la nature donne en dernier recours : des gouttes de rosée à boire, logées au creux d'un parachute.

Longtemps on a voulu faire croire dans les milieux intellectuels, ceux que Saint Exupéry abhorrait, que son écriture, sa langue, sa pensée étaient profondément lourdes, pénibles, moralisantes : c'était à qui pouvait avoir le plus cruel mot d'esprit, où l'insulte paraissait moins crue mais cyniquement sournoise. On a parlé à son sujet de « crétinisme en cockpit », de « philosophe pour classe terminale », de « catéchiste larmoyant », de « scout attardé »... De lui, il était dit qu'à côté de Sartre et de Camus, il n'était qu'un nain qui brassait du vent et que tout de lui exaspérait. C'est que la pensée spiritualiste n'avait guère de poids après la guerre, et que ceux qui avaient alors les rênes du pouvoir (et l'ont d'une certaine manière encore) se vengeaient de sa pensée héroïque, de sa sincérité jugée ridicule, du succès planétaire de son *Petit Prince*⁷, de sa vision démodée du monde, lui qui avait pourtant tout compris et tout vu de ce qui allait advenir : une humanité jetée dans un chaudron (ou une fosse) de haine et de mépris, une société à jamais égarée, perdue dans la consommation, rendue inapte et aveugle à l'amour et à la beauté, formatée pour devenir robot...

C'est cette défaite d'Antoine qui m'émeut, en même temps que cet échec apparent rassure. Saint Exupéry reste ainsi un paradoxe à lui seul : écrivain préféré des Français avec Victor Hugo dans les sondages, auteur majeur non seulement par sa notoriété mondiale mais aussi par l'ampleur de ses droits d'auteur en majorité dus au *Petit Prince*, et cependant peu à peu – et bien avant les progrès du wokisme – évincé de la scène littéraire, parce que jugé trop à droite pour certains, soupçonné de pétainisme pendant la guerre, accusé de traditionalisme religieux, affligé d'une prose trop enflée ou trop moralisante, écarté de tout colloque, et pourtant demeurant cet écrivain immense, porteur du grand Poème du Ciel, comme Vercors écrivit celui de la Mer !

7. Antoine de Saint Exupéry, *Le Petit Prince*, avec des dessins de l'auteur, New York, Reynal et Hitchcock, 1943 ; Paris, Gallimard, 1946.

Je relis *Vol de nuit* et *Terre des hommes*⁸, et soudain je suis ravivé d'une force intérieure, d'une énergie que sa prose au rythme pneumatique insuffle en moi. Saint Exupéry s'est toujours considéré comme une passerelle, un témoin au sens du coureur de fond qui confie son bâton de relais à un autre coureur, formant ainsi une sorte de chaîne fraternelle. Rarement doctrinaire, il vit dans une urgence permanente, voulant tout concilier mais en vain : l'amour, l'idéal, le métier, le dépassement de lui-même, l'exploit intérieur, mais aussi l'accomplissement de soi dans une forme de paix des premiers jours.

Aimer Antoine, c'est le suivre dans sa course souvent éprouvante et soudain exaltante, vibrante d'émotions nouvelles, le rejoindre dans l'intimité de ses propres découvertes, dans la solitude de Cap Juby comme dans l'immensité du ciel, se faufilant entre les montagnes, à hauteur de nuages et toujours plus près des mystères divins. C'est ainsi qu'on l'aime, dans ses sursauts et ses caprices même, dans ses émerveillements et ses chutes.

Ce monde qui agonise et dont Saint Exupéry, en 1944, ne cessa de déplorer l'égoïsme et l'intolérance, fait de lui le grand visionnaire de l'avenir. Ses dons de voyance stupéfient et on peut le questionner comme on consulte une voyante. Parce qu'il a tout compris de la détresse de l'homme, égaré dans un monde injuste et hostile, et qu'il le dit avec les mots du cœur (on ne voit bien qu'avec lui, dit-il dans *Le Petit Prince*), il parvient à se faire aimer comme un enfant auquel on pardonnerait tous ses caprices et ses écarts. Je sais toute la vanité qu'il peut afficher, toute la morgue de sa classe ; je sais toutes ses colères envers les femmes qu'il a aimées et les infidélités qu'il a comises ; je sais la puissance de son égoïsme, tout ce qui pourrait me le faire détester... et cependant quelque chose de profondément mystérieux m'attache à lui : sans doute sa maladresse naturelle et sa solitude inextinguible, et surtout cette inexplicable angoisse logée au

8. Antoine de Saint Exupéry, *Vol de nuit*, préface d'André Gide, Paris, Gallimard, 1931 ; *Terre des hommes*, Paris, Gallimard, 1939.

fond de sa gorge et de sa poitrine, qu'il tente d'analyser en vain. Sa petitesse qui est la nôtre et à laquelle il voudrait opposer la grandeur des montagnes, ses bassesses qu'il confronte pour mieux les évincer à des valeurs d'altitude auxquelles il n'arrive pas lui-même à accéder. Et pourtant il les connaît, il les sait à portée de regard mais ne parvient pas à les étreindre : dure fatalité de l'homme, aurait-il pensé ! C'est ce combat-là, spirituel, qui est grand chez lui et me le fait aimer.

La force de Saint Exupéry, et sa manière de rester malgré tout dans le grand chaos du monde comme un phare, comme une sentinelle, vient non seulement de sa sincérité absolue, mais aussi de son refus de l'ostentation. Toute l'œuvre reprend les grands motifs bibliques de la simplicité franciscaine, de la douceur, du respect des siens et de son pays, bref de tout ce qui est aujourd'hui en voie de déconstruction. Or, ce qu'il ne cesse d'énoncer en formules abruptes et justes, c'est le désir de construire et de fonder, maître-mot de sa pensée. À contre-courant depuis la guerre, déjà de son vivant, il se battait, tel Don Quichotte, contre tous les moulins à vent qui pulvérisaient déjà, à grand renfort d'injonctions, les premières semences de ce à quoi l'on assiste aujourd'hui : un monde en perdition, bateau ivre qui erre, quille brisée, sur des mers houleuses sans jamais remonter les fleuves.

Lui, au contraire, veut connaître la paix des rives, la stabilité des cathédrales, les émerveillements de la contemplation.

Sa disparition signerait-elle, au-delà de l'événement militaire, l'échec existentiel de son propre passage dans le monde ? Plus il aspire à la vérité des « aubes tranquilles », comme dit Rimbaud, et plus il en mesure l'éloignement et l'inaccessibilité. Petit garçon, on l'appelait « Pique-la-lune » parce qu'il gardait toujours un air étonné, curieux et assoiffé de savoir. Mais le sobriquet (qui demeura) n'avait rien finalement de méprisant ou de franchement moqueur. Il reflétait toute sa quête intérieure. Sa manière d'aller toujours de l'avant, de s'affranchir des idées reçues et de sonder le grand mystère du monde. Plutôt que de déplorer l'absurde de la condition humaine, il faisait en sorte

d'enchanter justement ce monde, de lui trouver des grâces que ses contemporains s'ingéniaient à dénoncer.

La part si humaine de Saint Exupéry ne me laisse pas sur le seuil du Royaume. Il m'y fait entrer au contraire, dans une sorte de transcendance glorieuse. Camus qui a beaucoup usé du terme « Royaume » l'opposait à l'exil, reprenant les deux pôles de la cosmogonie chrétienne. La splendeur de Tipasa, la générosité de la terre algérienne suppléaient ainsi l'absence de Dieu. Saint Exupéry reprend les deux termes d'exil et de Royaume, pour ne pas laisser son lecteur au milieu du gué. L'entrée dans la transcendance est alors révélatrice de la manière dont il conçoit le monde et la vie.

En ce sens, la lucidité d'un Camus et l'obligation d'être un Sisyphes heureux, comme ultime destin, ferment la porte là où Saint Exupéry l'entrouvre. C'est cet interstice de lumière, forcément, qui m'émeut et me permet de comprendre ce que Valéry déclare encore au terme de son *Cimetière marin* :

« Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !
L'air immense ouvre et referme mon livre,
La vague en poudre ose jaillir des rocs !
Envolez-vous, pages tout éblouies !
Rompez, vagues ! Rompez d'eaux réjouies
Ce toit tranquille où picoraient des focs ! »

« Tenter de vivre », écrit-il... Comment tenter le pari de l'éternité, s'il n'y a pas une faille de lumière, un éclat d'étoile, une lueur derrière la montagne ? Toute l'œuvre de Saint Exupéry traite de cette aventure, qui est bien plus vaste que celle de l'Aéropostale. C'est qu'il n'est pas seulement un aviateur, au demeurant moyen selon divers témoignages de première main, mais un voyant au sens rimbaldien du terme. Tout ce qu'il écrit frémit du feu de ses intuitions, de sa volonté fervente de survivre au chaos qu'il voit venir, peut-être plus barbare encore que celui de la

guerre et dont il prévient ses lecteurs ouvertement ou dans l'infra-texte. L'œuvre possède cette vibration intérieure qui laisse le lecteur dans le questionnement et le renvoie au plus essentiel. Les excès de l'écrivain-pilote, l'épuration spirituelle qu'il réclame de lui d'abord, ne furent pas du goût de ses contemporains que ses injonctions morales avaient fini par lasser et qui optèrent résolument après la guerre pour une société du plaisir aveugle et la joie consumériste. Saint Exupéry était encore veilleur et moine-croisé dans ce moment stratégique où l'Europe pouvait basculer soit du côté de la facilité, soit du côté de l'ascèse. Mais celle-ci ne pouvait alors convenir à une génération brutalisée par la violence d'une guerre impitoyable. Par conséquent, Saint Exupéry, considéré déjà de son vivant comme un tenant de l'ancien monde, fut cantonné, après sa mort survenue à un moment où elle pouvait arranger tout le monde, dans les tranchées d'une société dont on ne voulait plus, dont on était las, selon les mots d'Apollinaire ; celle qui lui faisait dire qu'allumer un poste de radio lui était devenu insupportable parce qu'y étaient diffusées sans transition, une chanson de Maurice Chevalier, comme *Viens Poupoule* et une aria de Bach. Le choc des deux musiques était devenu à ses yeux la métaphore du monde à venir. « Rabat-joie », « extincteur de réverbère », tels étaient les qualificatifs dont on l'affubla et les surréalistes ne se gênèrent pas pour l'humilier et le mépriser.

Comme Bernanos, comme Péguy, il fut mis au placard des Lettres. Cependant, son nom revenait toujours sur le devant de la scène, mais plutôt comme une image, une icône révérencielle et solennelle ; il devint un objet commercial, on lui colla des étiquettes, on déposa des plaques commémoratives, on baptisa des établissements scolaires de son nom, des aéroports, on ne parla plus que du *Petit Prince*, on dit même que ses ayants droit voulurent privatiser des mots de la langue française et des expressions qui deviendraient intouchables comme « Dessine-moi un mouton ». On développa un merchandising colossal à travers tous les continents, on produisit tout un inventaire à la Prévert, du tee-shirt au mug, de la trousse d'école au bavoir et à

la vaisselle à l'effigie du Petit Prince, mais dans cette affaire, où est Saint Exupéry ?

C'est à sa solitude extrême que je me suis attaché. Lui qui ne rêvait que de relier les hommes entre eux, dans une sorte d'immense ronde humaine à la manière de celles peintes par Picasso et Matisse. Dans la solitude de son cockpit, dans le combat d'Arras, Saint Exupéry ne sait plus qui invoquer ni à qui parler tant l'angoisse est lourde à supporter. Le ciel, cette nuit-là, est zébré de lueurs étincelantes, mais ce ne sont pas des étoiles filantes, celles qu'il observait dans le parc de son enfance, aléatoires et quelquefois bien visibles, et dont la chute faisait penser au rire en cascade de Nada de Bragance, une de ses égéries... Ces lueurs sont des jets de mitraille et il éprouve le désir soudain de ne pas même les éviter, égaré qu'il est dans ce ciel de mort. Il invoque alors Paula, la nurse tyrolienne, et il lui raconte des souvenirs heureux, ceux de son enfance perdue, et retrouvée là, à ce moment précis de la bataille, où il risque à tout moment la mort. Paula vient le désarmer de sa présence bénéfique, miraculeuse : « J'ai usé de ton ombre comme d'un bouclier », écrit-il en l'interpelant.

C'est à ces instants-là, ceux qu'il appelle « les minutes lourdes », que l'on chemine avec lui, que l'on comprend le vrai sens de la littérature, non pas un lieu de confessions égocentriques ni un lieu de détente. La littérature comme la peinture sont lourdes en vérité d'une matière énigmatique qui permet à celui qui se laisse prendre la main dans la ronde des hommes de pouvoir mieux supporter l'absurdité de sa présence au monde, et d'éprouver ainsi l'épaisseur infinie de la vie.

Saint Exupéry amène à cette révélation, à cette épiphanie. S'il bénéficie d'un certain prestige auprès de l'opinion publique, son lectorat a fortement chuté durant des décennies, affaibli aussi par une modernité plus intolérante que créative, plus idéologique qu'inventive. La rumeur, par définition anonyme, a fait de lui un « grand écrivain », classé par là même au rayon des antiquités. On ne lui trouva soudain plus aucun charme ni aucun intérêt. On le caricatura, on l'outragea, on le méprisa

parce qu'il n'avait pas voulu se rallier à la Résistance de de Gaulle, plaçant justement l'esprit de résistance ailleurs que dans les grands discours à distance. On le punit pour cette audace, et aussi pour la portée puissante de ses discours tant aux jeunes Américains partant pour l'Europe et le front de Normandie qu'aux Français, résistants comme collaborateurs, qu'il voulait à tout prix réconcilier. L'impardonnable avait donc été accompli. On ne lui pardonnerait jamais cette manière de s'introduire dans le débat national, parce qu'on savait que ce qu'il disait ouvrirait les consciences, rallierait un peuple entier plutôt que de le diviser, ferait éclore une nouvelle pensée. Et de cela, de Gaulle ne voulait pas.

Il n'en faisait qu'à sa tête de toute façon, malgré les mises en garde de ses amis, il fonçait comme il pilotait, sans regarder derrière lui, sans rétroviseur, il allait tout simplement, et en allant, il voulait rejoindre et relier. C'est assez rare finalement, un tel positionnement, une telle manière d'être au monde. Seul et cherchant à réconcilier, fidèle malgré les trahisons, émerveillé du vrai monde quand tout semblait anéanti, naïf quand le cynisme l'emportait. C'est cette épaisseur humaine, faite de légèreté et de lourdeur, qui est attachante et le fait aimer.

Je suis de ces aimants-là. Saint Exupéry nous donne d'entendre une autre voix, et quel que soit le livre que l'on aura choisi, quelle que soit la page à laquelle on l'aura ouvert, il y aura toujours quelque chose d'inédit qui est délivré, de bienfaisant et de stimulant, même au cœur de son désespoir, dans son acharnement répétitif à lui échapper. Apte à retrouver toujours les chemins de lumière, unique quête de sa vie dont l'écho remonte à la splendeur innocente de son enfance.

La quête d'Antoine de Saint Exupéry est ainsi une perpétuelle anamnèse dont le point central de gravité est l'enfance, « interminablement l'enfance » selon les mots de Stendhal. L'enfance comme curseur de toute sa vie, à quoi il s'agissait toujours de revenir. L'enfance comme écho de la nôtre, aux reflets mélancoliques et aux senteurs tenaces.

L'enfance comme pays perdu...

Il est plaisant, et fatal cependant, qu'un dictionnaire consacré à Saint Exupéry commence par ce qui a nourri toute son expérience d'homme. Si l'on analyse précisément les lettres qu'il a écrites à sa mère durant sa jeunesse, on observe que l'appel de l'air a toujours été présent et n'a cessé de profiler en quelque sorte sa vie.

La chance de Saint Exupéry est dans cette embauche inattendue et miraculeuse (il l'a considérée comme telle), dans l'Aéropostale, aventure spirituelle avant d'être une entreprise commerciale. Aucune ambition juteuse n'a motivé le projet fou de ce que l'on a appelé plus tard « la Ligne », conçu d'abord comme une petite épopée solitairement conduite par quelques esprits fous, qui apparaissent aujourd'hui comme des poètes de l'air. De même que Rimbaud évoquait dans *Le Bateau ivre* « le Poème de la mer », dès lors que le bateau délivré de sa quille s'aventura dans des espaces inconnus, les inventeurs de l'Aéropostale ont eux aussi et d'abord imaginé ce projet comme une aventure existentielle et poétique. Mais aussi humaniste. Car il s'agissait dans leur esprit de « rejoindre », mot dont Saint Exupéry a très tôt fait sa devise. Rejoindre les hommes d'autres continents, porter le courrier par-delà les terres et les mers à ceux qui l'attendaient impatiemment, et autrement que par voie maritime. L'aventure spirituelle commence là, dans le désir de relier. Les fondateurs de l'Aéropostale virent en Saint Exupéry non seulement un jeune pilote enthousiaste et prêt à affronter tous les dangers, ce qu'il était d'ailleurs lorsqu'il se présenta à

eux, mais décelèrent aussitôt la dimension profonde et presque religieuse de son engagement. Saint Exupéry n'avait alors rien écrit qui ne soit encore digne de l'éditeur qu'il aura quelque temps plus tard, mais il s'était déjà essayé à l'écriture qu'il conçut très tôt comme un témoignage et non comme un exercice de style – ce que Verlaine appelait méprisamment « de la littérature ». Ce qui était déjà important à ses yeux, dans le verbe comme dans l'action, c'était de toucher au plus profond de soi, de tirer de l'expérience vécue des moyens d'agir, d'éclairer et de comprendre le mystère de l'homme, son passage absurde sur terre pour certains et qu'il ne pouvait quant à lui admettre comme étant seulement cela. Non, Saint Exupéry ne s'est jamais vécu comme un Sisyphe aux gestes mécaniques, s'estimant au final « heureux ». Puisqu'il a admis dès sa jeunesse que vivre consistait d'abord à partager et à relier, la petite épopée de l'Aéropostale et le projet fou de ses fondateurs lui convenaient bien : adieu donc le projet de Navale auquel il ne fut pas même admis, et le voilà, comme il l'écrivit à sa mère, le héraut d'une nouvelle geste qu'il comptait bien honorer en héritier de ses lointains ancêtres, chevaliers et croisés pressés de pouvoir crier sous les murailles de Jérusalem : « Montjoie ! »

Très vite, le jeune Antoine s'imagina en pareille circonstance : franchir les montagnes, voler seul au-dessus des mers et des déserts, et voir enfin s'élever des murailles lointaines au-delà desquelles vivent d'autres hommes. Les ravitailler, leur transmettre du courrier, découvrir d'autres espaces, d'autres mœurs, apprivoiser les craintes et les préjugés : toute sa petite philosophie de vie était déjà en action, en train de s'élaborer.

Le contrat obtenu avec l'Aéropostale fut donc pour lui la chance de sa vie, il éveilla son esprit et lui ouvrit les yeux sur l'ampleur du monde et sa vastitude. On est en 1926. Depuis la fin de la Première Guerre mondiale, et après l'échec au concours d'entrée de l'École navale, il suit une formation de pilote qui est validée par son moniteur



L'utopie accomplie ou le rêve fou d'Antoine de Saint Exupéry exaucé : survoler « la terre des hommes » ou le courrier, outil du lien.

quoique sa nature fantasque et ses distractions lui aient valu quelques déboires et un accident dû à une mauvaise évaluation. Néanmoins, il obtient ses brevets de pilote et est promu sous-lieutenant. Après son accident du Bourget, il est démobilisé et abandonne provisoirement ses vellétés de pilote pour satisfaire sa fiancée Louise de Vilmorin, surnommée Loulou, et tout le clan qui préférerait avoir un gendre moins téméraire et bohème. On continue à le surnommer « Pique-la-lune », pour sa capacité à rêver et à contempler les étoiles, mais aussi à cause de son nez en trompette qui l'empêche de paraître sérieux. C'est une période difficile pour lui, partagé entre ses idéaux et les désirs de sa capricieuse fiancée. L'aime-t-il vraiment et est-ce même réciproque ? On peut raisonnablement en douter, surtout en ce qui concerne Louise de Vilmorin, dont la santé précaire l'oblige à s'aliter durablement et conduit ses parents à lui passer tous ses caprices. « Fiançailles pour rire », dira-t-elle cruellement quand le fervent Antoine croyait encore au grand amour...

C'est au cours de ces années compliquées pour lui que lui est proposé, grâce à son réseau parisien de relations, un poste à l'Aéropostale. Libéré de ses obligations de jeune fiancé, il part pour Toulouse où siège, à Montaudran, la petite société Latécoère dirigée d'une main de fer par le redouté Didier Daurat.

Saint Exupéry, qui ne répugne pas à la notion de chef, verra en lui un maître dont il se fera docilement le disciple. Il aime cette vie nouvelle, tout entière délivrée des contraintes bourgeoises et des habitudes.

Bohème dans l'âme, il apprécie cette vie de célibataire, et surtout cette communion entre les pilotes affectés à la Ligne et les techniciens. Un esprit de camaraderie virile règne à Montaudran qui le satisfait. Il y voit une manière de combler ce qu'il a très vite détecté en lui : une infinie solitude et un manque, jamais étanché ni identifié.

Dès lors, il conçoit cette nouvelle vie comme une succession d'escales, autant de lieux où rejoindre l'autre, état qu'il définit dès lors